

LE DRAPPEAU NOIR

Organe Anarchiste

Le N° 10 (Cent.

PARAISANT LE DIMANCHE

Le N° 10 Cent.

ABONNEMENTS

Trois mois 1 fr. 50
Six mois 3 fr. »
Un an 6 fr. »

Etranger : le port en sus

BUREAUX ET RÉDACTION

26, - Rue de Vauban, - 26
LYON

RENSEIGNEMENTS

Pour toutes communications, s'adresser au siège social, rue de Vauban, 26, tous les jours, de 10h. du matin à 10 h. du soir.

Dimanche 9 décembre paraîtra

L'Émeute

organe anarchiste qui, nous en sommes certains, tiendra haut et ferme le drapeau de la révolte, et c'est à ce titre que nous lui souhaitons la bienvenue et lui crions : courage!

Nous pensons que la rédaction de **L'Émeute** voudra bien servir nos abonnés et dépositaires tout comme par le passé.

A nos Lecteurs

Encore une fois, la loi triomphe du droit, encore une fois la justice bourgeoise triomphe de la justice de fait, une fois de plus, notre plume se trouvant brisée, nous sommes forcés de succomber dans la lutte que nous avons entreprise contre nos exploiters. De par la loi et la volonté de 15 bonshommes, qui peuvent être tarés, ignorants, imbéciles ou idiots, mais que nos institutions et leurs titres de rentiers, de propriétaires, industriels ou commerçants — c'est-à-dire, les ennemis que nous attaquons — met à même de nous bâillonner, nous sommes forcés de disparaître, sous peine de payer une amende fabuleuse pour nos modestes poches de travailleurs.

Nous avons la liberté de la presse..., du moins c'est ceux qui nous gouvernent qui le disent, et, pour pouvoir faire paraître trente malheureux numéros, nous avons eu deux titres de tués sur nous, deux de nos amis sont en prison (1); deux autres sont ou seront forcés de mettre la frontière entre eux et leurs juges, pour éviter le même sort. Liberté de la presse, nous te saluons!

Oh! nous voyons d'ici Joseph Prudhomme nous dire, et les naïfs applaudir, mais vous avez des idées aussi que vous développez avec un sans gêne intolérable, quand on veut obtenir des libertés, ce n'est pas comme cela que l'on agit, on y va plus doucement sans parler tout le temps de révolution comme vous le faites; comment voulez-vous que l'on vous accorde des libertés en voyant l'usage que vous en faites?

Tas d'imbécilles, à quoi bon la liberté, si ce n'est pour en jouir; à quoi bon que l'on nous accorde la

liberté d'écrire, si ce n'est que pour entonner les louanges de ceux qui nous gouvernent. Nous ne croyons à la liberté que quand elle n'est réglementée par aucune loi, les libertés accordées par la loi ne sont que des chausse-trapes; du reste, sous n'importe quel gouvernement, on n'a jamais de libertés que celles que l'on prend, c'est ce que nous faisons.

Ah! messieurs les bourgeois, notre franc-parler vous gêne, les vérités que nous vous adressons troublent votre digestion, les conseils que nous donnons à nos compagnons de misère sèment votre sommeil de cauchemars affreux. vous avez résolu de nous réduire au silence, c'est par la prison et l'amende que vous avez résolu de nous faire taire.

Vous nous accusez de violence et c'est vous qui mettez vos gendarmes à nos trousses, vous nous accusez d'attaquer à la propriété et vous nous supprimez notre journal, qui pour nous constitue une propriété, vous nous accusez de provoquer au vol, au pillage; vous n'y provoquez pas vous, vous voudriez seulement soutirer notre argent de notre poche, en nous mettant le texte de la loi sur la gorge.

Messieurs de la loi, nous en sommes fâchés, nous ne pouvons rien pour vous, nous ne paierons pas l'amende; du reste, vous arrivez trop tard, le propriétaire, le fisc, le patron et toute la bande de parasites, qui nous exploitent sont passés avant vous, nos poches sont vides. Ne payant pas, nous sommes donc forcés de disparaître.

Exaltez bourgeois, nous sommes donc réduits au silence; vous êtes arrivés à votre but, le *Drapeau noir* va cesser de paraître. Arrivés à votre but, en êtes vous bien certains? Vous nous avez réduits au silence, cela est vrai, mais nous ne serons que plus libres pour agir.

Puis, du reste, vous nous avez réduits au silence, mais le parti, lui, ne l'est pas et nous apprenons au dernier moment, que ce drapeau que vous nous avez forcés de baisser d'autres vont le relever; cette lutte que la rage au cœur nous étions forcés de cesser, d'autres vont la reprendre; un groupe de nos amis; nous annonce l'apparition d'un nouvel organe intitulé : *L'Émeute*, qui tiendra nous en sommes certains, haut et ferme le drapeau de la Révolution.

DEUX AVENIRS

I

N'y aurait-il rien de plus réjouissant que les prestidigitations parlementaires si elles s'agitaient dans le vide, c'est-à-dire si elles n'avaient aucun pouvoir, ni le droit d'en imposer aux peuples!

Combien de fois n'avons-nous pas souri lorsque lisant en sceptiques le compte rendu des débats du cirque-parlement, nous voyons ces bras jetés en l'air, ces fleurs de rhétorique semées sur les parquets et les couloirs, ces métaphores lancées aux galeries où trônent belles dames et galants préfets, ou ces paradoxes amusants et sans portée qui effrayent les villageois parvenus et les quémandeurs de places! Rien ne serait plus rigolo, en effet, si ces frondeurs et ces thuriféraires ne vivaient pas aux dépens des travailleurs et ne leur imposaient pas leurs volontés et leurs caprices... Voyez donc ces farouches qui lancent les foudres vengeresses contre leurs adversaires, voyez ces menaces tomber sur la tête de tels ou tels qui, dès la représentation terminée, s'en vont ensemble joyeux, réconciliés comme des comédiens.

N'est-ce pas du plus haut comique? Et dire qu'il y a des travailleurs et des socialistes qui ont commencé à envoyer des leurs ou de soi-disant tels dans ces parages d'arlequin!...

Et ils ne se contentent pas ces socialistes, ces prétendus défenseurs de la classe ouvrière, d'ambitionner leur place au cirque, ils lancent l'injure après la calomnie et la dénonciation policière après ceux qui, indignés de ces comédies à la Polichinelle et de ces jongleries funestes, ont le courage de faire part aux mystifiés de leur indignation, de chercher à dire, au public qui paie, la vérité.

Depuis quelque temps pleuvent les avocasseries parlementaires en dehors du lieu que messieurs les gouvernants se sont assignés. Les détenteurs du pouvoir voyagent à grand fracas et parlent devant des automates payés pour rire, applaudir et débiter des très bien! Hier, c'était à Rouen, au Havre, à Cherbourg, à Saint-Etienne; aujourd'hui c'est à Lille, c'est à Tourcoing, etc. Demain ce sera ailleurs et ainsi de suite jusqu'au jour où le peuple, las de supporter ces charlatans, leur fermera pour toujours la bouche et ne se contentera plus de quelques sifflets anodins.

Il y a quelque chose dans ces discours qui nous intéresse et qu'il est par conséquent intéressant de relever :

Depuis que nos idées ont trouvé partout des défenseurs, depuis que nos déclarations, nos proclamations, notre incessante propagande ont semé la vengeance, la révolte, la haine contre le pouvoir et l'autorité, une agitation presque insensible s'est produite et une évolution profonde vers la liberté a commencé dans l'esprit des déshérités de la lutte sociale. Cette évolution qui embrasse le principe économique et le principe politique s'approfondira fatalement davantage, et aboutira logiquement à la destruction de l'Etat et à la dispersion des forces capitalistes, c'est-à-dire à la démolition de l'édifice économique, à l'anéantissement du privilège de la richesse, de l'agiotage et de la spéculation et du

monopole industriel et commercial! Or, cette évolution qui produit l'indifférence en matière politique, la haine contre l'autorité et le désir de bien-être et de liberté, et conséquemment la force et la lutte contre l'ordre antagonique qui est le système social qui nous régit, doit amoindrir peu à peu le pouvoir en même temps qu'elle ravale l'homme politique. C'est là le point sensible pour les politiciens. C'est ce ravalement du dirigeant et de l'autorité qui rabaisse l'esclavage au temps des Gengis-Khan et des César; c'est lui qui a ébranlé la féodalité au moyen âge; c'est lui qui a amoindri la royauté et l'aristocratie, et c'est lui qui aujourd'hui mine la nouvelle féodalité, celle de l'industrialisme, du capitalisme et de la propriété individuelle ou collective. Aussi, tous ceux qui détiennent le pouvoir et qui, en dépit du progrès et des milliers de victimes qui chaque jour succombent sous le fardeau de la misère et de la lutte pour une vie sans bonheur, veulent conserver leurs privilèges de dirigeants, ont-ils deviné sans peine où gisait l'ennemi! Et qui donc serait l'ennemi, si ce n'est celui qui, contre tous les partis, a levé hautement le drapeau de la révolte et de la liberté, et déclaré à l'autorité et aux autoritaires une guerre à outrance : c'est-à-dire le parti anarchiste, ou pour mieux dire, — car ce mot de parti n'a pas le don, depuis surtout que parmi nous, on a parlé d'organisation, de sonner agréablement à nos oreilles, — contre tous ceux qui défendent les idées anarchistes? qui donc serait l'ennemi véritable, si ce n'est l'anarchiste qui en niant le principe gouvernemental amoindrit ainsi le prestige de celui qui exerce le pouvoir de gouverner? Qui donc serait l'ennemi, si ce n'est celui qui a véritablement compris que la seule façon de faire disparaître les inégalités sociales, les antagonismes et les cruautés de l'ordre économique, de l'organisation sociale, était de tarir la source de tous les maux dont souffre la société humaine, c'est-à-dire d'anéantir le principe d'autorité qui produit toutes les misères, qui dirige toutes les mauvaises actions des hommes, qui préside à toutes combinaisons politiques ou sociales, et qui mieux que le Jéhova des chrétiens est maître de tout!

Oui, les dirigeants qui ne sont pas aveuglés par l'égoïsme de coterie ou par ce qu'on appelle, politiquement parlant, l'esprit de parti, n'ont point eu besoin d'être doués d'une extraordinaire perspicacité pour deviner que, seule, l'idée anarchiste est l'adversaire qu'on ne peut s'accaparer et qu'il faut conséquemment détruire si faire se peut.

Pourquoi? dira-t-on. En deux mots, nous allons vous le dire.

Certainement ce n'est point dans une simple étude que l'on peut prouver, que pièces en mains on peut démontrer nos affirmations. Non, mais on peut essayer tout au moins de se mettre sur le chemin, et avec un peu de réflexion on devinera sans peine toute la théorie, le but et les mobiles qui dirigent les gouvernants de tous pays. Nous avons plus d'une fois essayé de faire comprendre que le principe d'autorité, plus économique que politique, entraîne l'individu vers l'oppression de son semblable, et qu'il était conséquemment le soutien des gouvernements et des religions, des exploitations et des monopoles. Nous sommes arrivés aujourd'hui à la suite de l'évolution mentale de l'être dit civilisé

(1) Sans compter nos 66 camarades du procès de Lyon, qui n'ont été condamnés, en réalité, que pour leurs écrits, leurs paroles et leurs idées.

dans une situation extraordinaire, dans un brouillamini politique, économique et social, où la liberté cherche à se dégager, à triompher d'une façon absolue et complète de l'autorité.

Il arrive parfois dans la vie des peuples des situations propres aux cataclysmes; la société romaine de la décadence nous en a donné un remarquable exemple. Nous croyons que la lutte sociale, que la lutte scientifique même continuant, nous conduiront avant peu dans une impasse où la Liberté sortira triomphante, ou bien la féodalité financière s'établira sur des bases plus solides, plus sauvages que la féodalité du moyen âge. C'est notre opinion, et nous allons voir quelles sont les causes qui nous font penser ainsi. C'est que l'idée purement anarchiste est le mal qui mine l'idée d'autorité et qui doit la terrasser, la conduire au tombeau. Or, l'idée de pouvoir gouverne les sociétés modernes, basées sur le principe économique d'agiotage, de commerce, et fatalement de *monopole monopolisant*. C'est un fait qu'on ne peut évidemment contester. Si donc le principe économique, — qui n'est plus précisément, à notre avis, ce qu'il était jadis dans les sociétés primitives, c'est-à-dire cet esprit de communisme, de progrès, de développement civilisateur, qui seul a anéanti à tout jamais la monarchie religieuse et féodale, malgré les titres qui restent encore dans certains Etats après la Révolution française, — est en corrélation avec l'idée d'autorité, il est fatalement inéluctable que puisque celle-ci possède le pouvoir, elle en use pour détruire le mal mortel qui la ronge de plus en plus. Ainsi que nous l'avons dit, c'est l'idée de liberté ou d'anarchie qui est le ferment destructeur de l'autorité (1).

On voit donc où est la lutte. Rien d'étonnant si les détenteurs du gouvernement cherchent à anéantir notre propagande, à contrebalancer l'influence que nous exerçons, malgré nous, parce que nos idées se basent sur les lois naturelles, tandis que les autres idées d'émancipation partent toutes d'une donnée factice, par cela seul que l'esprit autoritaire est le mobile qui les guide. Cela peut paraître absolument paradoxal, surtout aux yeux des autoritaires qui s'obstinent à démontrer que rien n'est plus faux que les théories anarchistes, et que ceux qui les propagent — pour la plupart — sont des gens ignobles, vendus au pouvoir, qui ne veulent que désorganiser, faire du tumulte, du désordre, mettre, en un mot, des bâtons dans les roues du char qui doit les conduire au Capitole. Qu'importe! nous ne nous arrêtons pas à des vétilles et nous ne nous sentons nullement en humeur de nous amuser aux bagatelles de la porte! C'est que nous

(1) Voir à ce propos l'étude *De l'Anarchie*, en cours de publication. Cette étude a commencé dans le numéro 3 du *Drapeau noir*.

apercevons, nous aussi, où est le péril; c'est que nous voyons deux avenir, l'un souriant, c'est-à-dire le règne de la Liberté et de l'Égalité sociales, qui est dans l'anarchie — individualiste et communiste; l'autre lugubre, plein d'épouvante, d'atrocités et de crimes, c'est-à-dire le règne de la féodalité financière et du monopole, du gouvernementalisme, du parlementarisme, en un mot de l'autorité. Voilà le dilemme!

Est-ce l'autorité qui sortira battue et vaincue, ou bien la Liberté?

L'autorité sera-t-elle anéantie par la Liberté?

Il est possible d'affirmer que l'Anarchie sortira triomphante de la grande bataille et que l'avenir souriant sera réservé à l'espèce humaine. Mais le danger est grave. Ne laissons pas anéantir notre influence dont nous parlions en commençant; rendons-nous bien compte de la justesse de nos principes et de notre influence grandira sans cesse, en amoindrissant de plus en plus le pouvoir et le principe gouvernemental et capitaliste.

Les canards officiels et officieux de Lyon nous apprennent que le compagnon Paget a été condamné à deux ans de prison et 3,000 fr. d'amende. Pas besoin pour cela d'aller au *Théâtre-Bouffe* voir jouer cet ignoble comédie, nous savions la condamnation d'avance.

Mais ce que les canards lyonnais ne savent pas encore et ce qu'ils apprendront avec plaisir, c'est que le compagnon Paget est encore cité à comparaître le 10 décembre en raison de notre dernier numéro; cela ne nous décourage pas trop et nous espérons bien avoir la visite de l'homme aux favoris pour la troisième fois.

Tapez, mais tapez dur, quand nous y serons nous ne vous ménagerons pas, la prison serait trop douce pour vous, nous ferons mieux, nous vous présenterons le remède radical, nous vous supprimerons.

UN FAIT DIVERS

Il y a quelques jours, la *Bataille* relatait la mort affreuse d'une jeune fille, c'était une fille du peuple, une ouvrière qui, n'ayant pas de travail, son unique ressource, tombait mourante de faim dans une rue de Paris.

Pauvre victime, son dernier soupir s'exhalait sous l'injure d'un bourgeois qui, la voyant inerte, dit d'un air écoeuré: cette femme est soûle!...

Cet ignoble personnage oubliait que, la veille, un de ses valets le ramassait, roulant sur le tapis d'un restaurant à la mode, asphyxié à demi par les vapeurs des vins capiteux qu'il avait absorbés.

Ah! misérables, quand une des nôtres

tombe, épuisée par l'excès des souffrances que vous nous imposez pour satisfaire à vos appétits de vautour. Pendant que vous voyez à vos pieds morte de faim une de vos nombreuses victimes, il ne vient pas en vous cette pensée comme un remords que vos plaisirs s'achètent au prix de notre peine; si cette pensée était la vôtre, ce serait vous supposer du cœur, mais vous n'en avez pas. Vous nous flétrissez par de lâches injures qui ne sauraient nous atteindre; sachez bien que le vice est votre œuvre, il réside au sein de vos familles. Ce sont vos épouses, vos filles, vos sœurs qui nous en montrent l'exemple, et pour être caché, il n'en est pas moins réel. Vous n'ignorez pas que si les privations que nous endurons étaient imposées à vos belles Inutiles (pour ne pas dire davantage), le plus grand nombre d'entre elles se rendraient la vie facile par tous les moyens, car dans leurs vices, il n'y a pas l'excuse d'avoir cédé au besoin de la faim.

Pour nous, il n'est pas de remède plus efficace, plus énergique que la révolution complète de la société, et le jour de la liquidation sociale, nous verrons si nos repus, les engraisés par les travailleurs, se montreront l'injure à la bouche, car si au lendemain il y a encore des meurtre-faim, ils seront les seuls, incapables de produire la moindre des choses pour suffire à leurs besoins.

En attendant ce jour, nous nous inclinons devant la tombe de cette enfant, perdue dans le nombre de nos martyrs. Nous disons Vengeance! Vive la Révolution!

LE GROUPE LOUISE MICHEL.

LES LACHES

C'est minuit. Je rentre chez moi, et au tournant d'une rue j'aperçois, au milieu du brouillard, une ombre, et j'entends dans le silence de la nuit des sanglots! je m'approche de l'ombre, c'est une femme! « Vous pleurez, Madame, » je lui dis, et pourquoi?

Voici ce qu'elle me répond :

« J'étais allée au bal de la Renaissance pour chercher *quelqu'un*, qui m'aurait fait *gagner* de quoi donner à manger à mes deux petits enfants. »

« Je fais la rencontre d'un monsieur accompagné d'un *autre*. Le monsieur m'accoste, me demandant le motif de ma tristesse; de suite les larmes me viennent aux yeux, et croyant trouver « peut-être un cœur honnête sous une redingote, je le mis au courant, en deux mots, de ma situation. »

Il n'y a que cela, me répond le monsieur, venez vite..., passons au café, buvons, et après nous aviserons. Je bus, (moi qui avais faim), et ensuite je conduis dans ma chambre le monsieur et

l'autre. (J'ai appris depuis que l'autre est un juif). Tous les deux me promettent monts et merveilles. Tous les deux assouvissent leur passion bestiale sur mon corps amaigri... Et ensuite, lorsque, en pensant à mes créatures, je leur demande, en leur rappelant la promesse faite, de la tenir. Voici leur réponse : « Nous n'avons pas l'habitude de *casquer* avec les femmes ». Le rouge me monta à la figure et le dégoût aux lèvres; mais, en pensant aux petits, je leur demande au moins une pièce de 2 fr., de quoi faire manger les enfants. Pour toute réponse, ils ont ouvert la porte et ils sont partis (1).

Voilà, monsieur, pourquoi je suis ici... j'attends un *autre* qui ait besoin de mon corps contre quelques francs.

L'ombre en question est une fille-mère de 22 ans, abandonnée par tous. Elle travaille à la machine, mais la matinée est employée à faire une goutte de café, habiller ses enfants et les envoyer à l'école (l'instruction est obligatoire sous peine d'amende). A onze heures, les enfants arrivent de l'école, etc., etc. Bref, elle n'a pour travailler qu'une demi-journée, qui lui rapporte 1 fr. par jour.

Oh! combien de lâches restent impunis après de pareils exploits! Voici un conseil :

Filles qui êtes obligées de descendre sur le trottoir pour gagner de quoi vous nourrir, munissez-vous d'une fiole de vitriol, et brûlez la figure de ces vilains types qui profitent de vous sans même vous payer. Nous applaudirons des deux mains.

Allons, compagnonnes de misères, un peu d'énergie et beaucoup de vitriol pour défigurer les lâches.

RÉQUISITOIRE BOURGEOIS

Que fait le capitaliste des revenus pour lesquels tant de gens ont sué, excepté lui? Deux lots: l'un de la jouissance, l'autre de l'épargne. Le plus pernicieux n'est pas celui qu'on pense. Dans l'ordre actuel, il faut bien accorder les circonstances atténuantes aux profusions d'un Nabab. Elles ont au moins le mérite de provoquer l'échange. Le préjudice ne vient point de l'éparpillement, mais de l'accumulation. Pour la société, un million dissipé, même en folies, est une sorte de restitution, un demi-profit; un million amassé est une perte sèche, un gros dommage.

Pourquoi le peuple n'en juge-t-il point ainsi? Parce que les apparences le fourvoient. Le gaspillage révolte justement comme une insulte à la misère. La thé-

(1) L'un des deux en question est le neveu de la propriétaire d'une grande maison de la rue de Condé, 7, à Dijon.

ÉTUDES SOCIALES

DE L'ANARCHIE

Deux Tactiques

On dit souvent qu'on joue sur les mots. C'est une vérité, mais c'est davantage encore une erreur; si on remonte à la source des questions, si on détermine les causes qui nous font mouvoir, qui influent sur notre cerveau, si on dissèque les opinions émises sur l'anarchie, avec ou sans qualificatif, on s'apercevra bien vite qu'on est plus ou moins imbus encore des préventions de l'autoritarisme et que l'on est fort éloigné, en s'occupant de centralisation anarchiste, de se baser sur une opinion positive. Nous ne doutons pas, certes, que l'on arrive à des vues communes lorsqu'on aura, non pas établi, mais développé, comme il convient, la théorie ou, si ce mot répugne à quelques-uns, les idées anarchistes; nous ne craignons pas de répéter ici, ce qu'on dit souvent quelquefois: qu'on ne sait pas précisément encore ce que c'est que l'idée anarchiste. Quelles que soient les intentions qui nous animent, nous n'en sommes qu'à l'éducation. Le jour, en effet, où nous aurons fait comprendre combien

sont fondées nos idées, soyons certains que les antagonismes superficiels disparaîtront bien vite, et que le fossé entre l'autorité et la liberté s'élargira, s'approfondira davantage. Sachons que la science, pour traverser une phrase fameuse, est avec nous et qu'elle ne peut se passer de nos idées de liberté.

On s'en apercevra bien un jour — un jour qui n'est peut-être pas éloigné. — Il ne peut donc guère nous convenir de nous jeter les yeux fermés dans la lutte révolutionnaire, mais ce n'est point avec une organisation, quelle qu'elle soit, qu'il faut lutter; non, car cela répugne à tous les individus, aux organisateurs eux-mêmes, qui s'indigneraient mal à propos des déflections fatalement inévitables. Ce qu'il faut, c'est l'étude des situations, une connaissance des causes qui vont produire tel ou tel effet.

Ah! c'est que l'on entend par organisation, une entente commune, un groupement utile. On varie souvent dans les significations que l'on donne de ce mot « organisation », on en fait parfois le synonyme de contrat librement consenti. Ce n'est plus alors pour s'approprier pour la révolution sociale, pour n'être point pris au dépourvu le jour où éclatera la grande bataille économique que l'on désire faire de l'organisation, c'est tout simplement pour la lutte actuelle, pour le développement de nos idées; en d'autres termes, et pour résumer, on veut de l'organisation pour faire de la propagande anarchiste.

Qu'on le comprenne comme on voudra, peu nous importe! Mais qu'on ne se base pas sur l'autoritarisme et que l'on soit pour tout nettement anarchiste. C'est seulement alors que, logiquement, on sera un homme d'action, et qu'une commune entente pourra se faire. On évitera bien des difficultés et l'on ne reverra plus échouer sur la légalité des anarchistes sincères, croyant par suite de faire avancer nos idées et rendre les foules sympathiques à nos actes.

Il y a parfois des actions qui sont des affaiblissements et des recules, qu'on ne l'oublie pas. Lorsqu'on est sur la pente de l'erreur on glisse facilement vers la fosse; c'est ainsi que l'on fait incomplètes les révolutions et que, conséquemment, suivant la parole de Saint-Just « on creuse son propre tombeau. »

IV

Nous espérons avoir suffisamment démontré, pour notre compte, ce qu'il peut y avoir de dangereux au point de vue de la propagation de nos idées de favoriser l'introduction de l'autoritarisme dans nos rangs.

C'est avec raison, croyons-nous, que nous avons dit que nous étions tous animés d'un désir commun, celui d'être de plus en plus utiles à la cause. Qui donc ne se trompe pas, quelquefois en croyant faire une besogne excellente?

Aussi, il est bon en tout et pour tout d'écarter les personnalités et de ne s'atta-

cher qu'aux principes professés par les individualités. Ah! sans doute, il y a parmi les anarchistes des personnages louches qui n'ont assurément pas le désir de faire de la propagande pour l'anarchie. Cela est fatal, et c'est une preuve que nous sommes les adversaires les plus déclarés du pouvoir, mais ce n'est point là le point inquiétant, car nous savons faire œuvre de salubrité anarchiste lorsque cela est possible et nécessaire; lorsque, en un mot, l'occasion s'en présente, ce qui arrive quelquefois.

Ne serait-ce la calomnie qui se trouve au fond des accusations bêtes et lâches dont, en général, nous sommes tous victimes, combien nous ririons des philippiques anti-anarchistes de nos ennemis jurés qui prennent à témoin quelques personnages vendus, quelques êtres abjects découverts parmi nous, pour nous vouer à l'indignation publique et à la déconsidération universelle. Heureusement que l'on sait déjouer leurs calculs et que l'on hausse fièrement les épaules contre les injures intéressées. Cela est peu sérieux et nous nous permettons de dire qu'il y a parfois inutilement son temps à relever de pareilles inepties. Laissons l'insulte aux insulteurs! Trop de fois, malheureusement, nous nous sommes attardés à des futilités qui empêchent la besogne utile, efficace, encourageante. Quelquefois, oui; toujours, non.

(A suivre.)

sauration, au contraire, prend des airs modestes et rangés, toujours bienvenus sous les noms d'ordre et de prévoyance. C'est elle cependant la coupable; la prodigalité, sa fille, si odieuse par ses déportements, ne fait que réparer en partie les crimes de sa mère. Le vrai monstre n'est pas tant le dissipateur insolent et bruyant qui éclabousse la foule de ses scandales, que l'avare aux doigts crochus, l'araignée sordide, qui capitalise silencieusement les victimes au centre de sa toile.

L'Épargne, cette divinité du jour, prêchée dans toutes les chaires, l'Épargne est une peste. Elle ne se fait qu'aux dépens de la consommation, par conséquent de la production. Restreindre ses achats, mettre de côté le numéraire, c'est diminuer d'autant l'échange, amener l'engagement et tout aussitôt le chômage.

Supposez que la France entière, dans une furie d'épargne, réduise, tout à coup, de moitié, ses consommations. Quels seraient les effets immédiats de ce bel acte de vertu? Le commerce et l'industrie réduits également de moitié, car, il faut le répéter sans cesse, l'accumulation des produits est impossible; à peine créés, ils doivent, sous peine de ruine, arriver, par l'échange, à la consommation; aux premiers symptômes de pléthore, l'activité créatrice s'arrête, travail et production tombent en paralysie.

L'Économie est-elle donc un crime? Non. Les définitions vagues sont un fléau. Économie, dans son vrai sens, celui de l'étymologie, signifie règle de ménage et n'est pas du tout synonyme d'épargne, qui veut dire accumulation. Ce sont là deux choses fort différentes. L'Économie, bon ordre, est une vertu et un avantage; l'Épargne, thésaurisation, est un vice et une plaie publiques. Le riche n'économise pas, il gaspille, au contraire, et cependant il épargne; le pauvre économise et il n'épargne pas, il ne peut pas épargner.

Reste à savoir ce qu'il faut, au juste, entendre par ce sage gouvernement de la maison qui s'appelle économie. On peut le définir ainsi: dépenser l'équivalent de son produit, rien que l'équivalent, tout l'équivalent; à ce compte, la presque totalité des riches dépenseraient bien peu de choses, puisqu'ils ne produisent rien, ils ne seraient donc plus des riches mais des pauvres. On voit que si la définition est conforme à la justice elle ne l'est guère à la réalité, peut-être bientôt deviendra-t-elle pratique.

En attendant, si les gens bien rentés, au lieu d'amasser, dépensent tous leurs revenus, ils ne seraient pas l'objet de tant de malédictions.

Sont-elles imméritées? Qu'on en juge. Les prétendues économies de l'opulence ne sont que l'accaparement du numéraire soustrait à la circulation et emmagasiné. Nous allons voir dans quel but. Or, la preuve vient d'en être faite, retenir l'instrument d'échange, c'est diminuer d'autant le travail et la production. Donc, l'amoncellement des espèces qui forme le capital est bien, comme nous l'avons dit plus haut, non du *travail accumulé*, mais du *travail supprimé*. Il n'y a donc là pas de quoi se faire bénir.

Ce n'est pas tout. Le capital est aussi du *travail volé*. Chacun sait bien qu'on n'amasse pas les valeurs, métal ou papier, pour les mettre dormir dans un fonds de tiroir. Seuls, les cerveaux décrépités ou fêlés s'amuse à cacher leurs piastres dans de vieux bois. Là, elles ne font point de petits; l'élève des écus est la plus amoureuse, la plus passionnée des cultures: on n'épargne que pour faire valoir.

Faire valoir! mot terrible dans son prosaïsme, mot immense qui renferme toutes les souffrances de l'humanité. Lorsque la séquestration du dollar, en arrêtant l'échange, a mis l'embargo sur la production, l'ouvrier inoccupé demande du travail pour vivre, car son ambition à lui est de pouvoir travailler comme celle de tant d'autres et de ne rien faire, il a même une prétention, le *droit au travail*, qu'il voudrait inscrire en tête des droits sociaux, prétention redoutable qui fait frémir, non sans raison, toute la race du capital (des fainéants).

Qu'est-ce, en effet, que le *droit au travail*? C'est la certitude d'un travail régulier, constamment échangeable contre les produits d'autres travaux, car la faculté permanente de l'échange peut seule garantir la continuité de l'occupation. Point d'échange, point de travail.

Or, les prélibations du capital ont pour unique origine dans le passé, pour

gage unique dans l'avenir, ces lacunes de l'échange, nées de l'accaparement des espèces qui, en rayant la production, mettent l'ouvrier à la merci du capitaliste, lisez voleur.

C'est alors que le chômage suppliant est contraint de subir la dure condition de la main-d'œuvre, du rabais. Ainsi, d'un côté, le capital prélève sur le travail une nouvelle dîme, source de nouvelles accumulations, qu'il *fera valoir* à leur tour; de l'autre, le salarié, par suite de cette retenue, ne peut acheter l'équivalent de son produit et marche indéfiniment de détresse en détresse.

Que serait le *droit au travail*? Nécessairement, comme nous venons de le dire: le droit à l'échange continu et, par cela même, l'échange sans rabais ni perte, d'où l'évanouissement de la dîme capitaliste et bientôt la suppression du capital. Voilà pourquoi les possesseurs oisifs du *droit d'aubaine* déclarent le *droit au travail* une spoliation méditée par des fainéants. Il est clair, en effet, que la fainéantise seule peut se dérober au devoir sacré d'enrichir de ses sueurs l'oisiveté. Résumons:

1° L'accumulation des produits du travail est impossible. Donc, le capital des économistes dit: *travail accumulé* est une chimère;

2° Le capital se compose uniquement de numéraire enlevé à l'échange et qui réduit d'autant la production. Donc, le capital n'est ni du *travail accumulé*, ni un *instrument de travail*. Il est, au contraire, du *travail supprimé* et un *destructeur de travail*;

3° Le capital est un prélèvement léonin sur les produits du travail, condamné, par l'impossibilité de s'échanger, à subir les rabais ou prélibations que lui impose l'accapareur du moyen d'échange. Donc, le capital est du *travail volé*.

Ainsi se passent les choses depuis les temps historiques. Ce qui a été sera-t-il toujours? Le genre humain est-il voué à l'exploitation perpétuelle? Ou bien, s'il lui échappe, par quelle issue? L'abus capitaliste est-il fatalement inhérent au régime de l'échange, ou supprimable par les procédés de l'école proudhonienne? L'avenir trouvera-t-il sa voie dans la mutualité ou dans l'association intégrale, c'est-à-dire dans la communauté?

Ici s'arrête la démonstration et commence les conjectures. Le problème posé ne réunit pas encore les données suffisantes pour une solution mathématique. Toutes les angoisses de notre temps tiennent à l'impossibilité actuelle de dégager l'inconnu.

Angoisses toujours plus poignantes! car la société, mise en demeure d'abandonner une route qui mène aux abîmes, semble, au contraire, s'y enfoncer avec une furie aveugle, comme pour rendre impossible tout changement de direction. En vain le peuple réclame l'égalité. Chaque jour la tranchée se creuse plus profonde entre deux castes uniques: l'opulence et la misère. Les situations intermédiaires disparaissent. Toutes les conquêtes de la science deviennent une arme terrible entre les mains du capital contre le travail et la pensée.

Tant pis pour lui. La démente est le commencement de la fin. Continuons de le montrer à l'œuvre. On sait qu'il fait deux parts de son revenu: l'épargne et la dépense. Cette dernière, la moins mal-faisante des deux doit avoir le pas.

Le Vice

III

Il ne faudrait pas cependant supposer un instant de voir renfermer notre exposé dans un idéal purement sentimental, à la forme romantique; bien au contraire, nous prenons les faits brutaux, et nos sujets, dans la grande nuée prolétarienne, point choisi à l'avance.

Arrivés à la force de l'âge, les forces physiques augmentées, des nouvelles distractions, nous dirons mieux: des nouveaux besoins s'imposent; les êtres ont besoin de se former une société pour leurs rapports naturels; en un mot, de « s'accoupler »; trop jeunes, les lois distributives les empêchent légalement, ils suivent leur propre initiative, agissent librement, c'est leur droit incontestable; mais bientôt la déception sur les premières illusions rentre dans le ménage comme une bête féroce affamée, la nécessité se fait sentir, occasionne des disputes d'abord, qui conduisent souvent

à la séparation; écartons en général ce résultat.

Bientôt le mari se fait une maîtresse, et sa femme prend un nouvel amant; pourquoi faire? mais tout simplement pour tâcher de retrouver le bonheur perdu, car le mari chez sa maîtresse clandestine est tranquille, aux petits soins, attentif, satisfait de causer amicalement avec elle; et la femme chez son amant anonyme redevient soumise, ingénue, femme de ménage. C'est, paraît-il, encore une des formes du vice; évidemment ce ne sont point ces êtres qui s'étaient choisis pour vivre ensemble, qui sont à blâmer, mais bien la nécessité qui est coupable.

Poussons un peu plus loin: arrivé à l'âge de la conscription, le jeune homme forcé alors d'abandonner ce qu'il avait considéré comme sa femme, et souvent un enfant, fruit de leurs relations intimes; époque désespérante pour tous; lui, comment et quand reviendra-t-il? et la mère, son enfant sur ses bras, rejetée de la société superstitieuse, comment s'arrangera-t-elle pour se suffire elle et celui à qui elle a donné le jour? le chômage ou la maladie, et souvent les deux se présentent au premier aspect. Alors, abandonnée de celui qui aurait paré aux premières nécessités, la misère accouplée de la faim, la poussent au désespoir; elle va chercher à vendre sa chair au premier dégoûtant venu. Misérable tombée, femme prostituée; celui qui l'a quittée il y a quelques années, la retrouvera peut-être, les traits tirés, pâle et vieillie, au coin du trottoir, où elle lui dira d'une voix cassée, tremblante: « Monsieur, monsieur, venez-vous chez moi! voyez, je serai gentille, je n'ai pas mangé depuis hier ». Lui, la figure transformée par l'âge et la fatigue de la caserne abrutissante, répondra brutalement, ne reconnaissant pas celle qu'il a aimée: « Laissez-moi passer tranquille! vous n'êtes qu'une mauvaise femme! vous me faites horreur! »

Où sont les vicieux? ce ne sont certainement pas ces misérables victimes qui sont à blâmer, mais bien les circonstances qui poussent à des situations aussi précaires, sont les seules vicieuses à réprimer, criminelle et lâche l'institution des armées permanentes.

IV

Passons chez ce pauvre peuple des grandes villes qui, lui, n'a pas le choix entre les genres de mort, entrons dans les vrais cercles de l'enfer, allons-nous-en résolument chez les maudits, chez les rôdeurs de la Bohême atroce, chez les vagabonds, chez les bandits des carrières d'Amérique, qui couchent dans les fours à plâtre, honnis du grand jour, du soleil et des chastes étoiles!

Dans son four, le rôdeur se serre afin de faire une petite place, et à cette place il y a une femme à qui il dit « ma femme » et il l'aime, il veut même qu'on la respecte, il en est jaloux, il la veut pour lui seul, et s'il l'avait pu, il lui aurait donné un appartement confortable et une existence régulière.

Le voleur à sa femme, et la fille errante dans la nuit, qui vend son triste amour, dans les solitudes se laisse battre, gouverner, exploiter, dépouiller par un pâle don Juan sinistre, uniquement pour avoir le droit de dire « mon homme » et de croire qu'elle est égale aux autres femmes et qu'elle a un homme. Et celle qui est cloîtrée, enfermée dans un couvent dérisoire, n'est qu'une chair avilie, vendue au profit de quelque mégère; que fait-elle du jour inique de liberté qui, de temps en temps, lui est laissé? Ce jour-là, elle s'en va chez son amant où chez quelque jeune homme assez ingénu pour croire de retrouver la femme dans la fange.

Celle-là aussi, comme les plus vertueuses, ont pourtant bien senti en elles des sensations généreuses et auraient bien mieux préféré rester heureuses si la situation sociale leur avait permis, plutôt que de s'exposer à tous les désastres, d'aller s'enfouir dans un bouge infesté.

En réalité, existent-ils ces rôdeurs de barrières? Pouvons-nous en faire une règle générale? Non, s'il s'en présente un sur deux mille, on ne peut le considérer, comme les anarchistes le font, que comme un rare phénomène insignifiant, qu'il serait même inutile de châtier.

(A suivre.)

Le *Siècle*, cet organe dont la lâcheté est aussi sénile que servile, porte-parole du conservatisme de haute volée qui a gardé précieusement le culte de la délation, nous voue tous les jours à la vindicte des policiers et des gouvernants de tout poil.

Est-ce que par hasard les adorateurs de la princesse Mathilde ou leurs valets, qui sont à la tête de ce canard venimeux, auraient honte d'avoir fait trop peu en mai 1871, d'avoir trop peu dénoncé, et poussent-ils donc à une hécatombe d'anarchistes?

Ils sont soudoyés pour cela... Il est juste qu'ils accomplissent avec zèle leur ignoble métier!...

A JULES VALLÈS

A propos de l'article « Le Meurtre politique »

Vous êtes un des rares hommes de la Commune pour qui j'ai conservé de l'estime et de la sympathie. Cela vous est égal, soit; là n'est pas la question. Je ne vous ai jamais vu, mais je vous ai suivi depuis la rue, en passant par le *Cri du peuple*, de 1871, par Jacques Vinctras, et le *Cri du peuple* d'aujourd'hui.

Eh bien! celui-ci a le cri aussi faux que le premier; laissez-moi vous dire toute ma pensée; aussi bien je suis un inconnu, et c'est pour cela que je suis plus peuple que vous. Vous êtes sincère, j'en ai du moins la conviction: vous sentez et vous ressentez, « tant pis pour les barbarismes, je ne fais point profession d'homme de lettres. »

Vous n'êtes ni un sceptique, ni un gavé; vous êtes un croyant. J'aime votre style ardent, imagé: il saigne du vrai sang, il pleure de vraies larmes; il a des hoquets de sanglots profonds et de rire terrible.

Qu'elles soient amères, tristes ou colères, ses hardiesses soulèvent et animent. Enfin, vous êtes un écrivain admirable et, ce qui est plus rare, un honnête journaliste; mais vous n'êtes pas, vous n'avez été, vous ne serez jamais un révolutionnaire.

L'homme, en général, n'est pas complexe, on ne peut être tout. Que chacun donne tout, mais rien que ce qu'il peut donner et cela ira bien. Seulement, Camille Desmoulin ne sera jamais Marat.

Vous ne comprenez rien à la Révolution et vous n'en avez pas l'intuition. Votre plume peut être un flambeau, elle ne sera jamais une torche. Votre passage au pouvoir de la Révolution fausse-couche de 1871, nous en donne la certitude; nous reviendrons à ce sujet. Mais un écrivain comme vous a charge d'âmes: il est dans la nuit qui précède l'aurore révolutionnaire, une lumière que suit une foule; cette foule va naturellement, fatalement, irrésistiblement à la Révolution. Et, cette fois, plus avec une rêverie enthousiaste et sentimentale, pétrie de préjugés, non plus avec une fausse interprétation des mots et des idées, une fausse appréciation des choses, des faits et des hommes; mais avec son instinct naturel, avec une compréhension juste de la vérité, avec une logique terrible, la raison des nécessités et la force immense de les accomplir.

Contentez-vous donc d'être un de ses vaillants éclaireurs sur la route large et droite qui la mène au but; mais gardez-vous des appréciations qui pourraient lui faire prendre un des sentiers qui aboutissent à une fondrière comme la semaine sanglante, ou à un cul-de-sac comme le mur du Père-Lachaise; surtout, rayez de vos principes la prétention directrice; 71 ne vous a donc pas suffi, hélas! Un comité fait bien sauter un czar, il ne supprime pas une classe. Il n'y a que le peuple qui puisse faire ce nivellement, alors que sortant de ses faubourgs, comme la lave des cratères, il descendra terrible, irrésistible et implacable.

Les faits, comme la tentative de Curien, sont les signes précurseurs, les tiraillements qui précèdent l'éruption, et en déterminent le caractère et l'étendue.

L'erreur de Curien n'est pas dans son action comme vous le supposez, elle est dans la croyance qu'il avait sans doute, qu'en supprimant une personnalité en vue, et la plus abjecte incarnation de la bourgeoisie, il pouvait supprimer du même coup l'état de choses actuel; c'est d'avoir cru qu'il fallait frapper la bête à la tête, quand au contraire c'est au ventre qu'il faut l'atteindre. C'est enfin d'avoir fait le

voyage de Lille à Paris, quand autour de lui, comme partout sans doute, les pieuvres bourgeoises grouillent.

Votre erreur à vous est de croire à un attentat politique; ce n'est pas, bien sûr, l'homme politique qui était visé, mais la monstruosité sociale. L'attentat politique est d'essence bourgeoise et n'a guère lieu que sous une monarchie, mais entre le peuple et la bourgeoisie le fait est purement social. Votre article n'a donc pas de portée, et, c'est en vain que vous aurez réédité le mot de Taleyran.

Avortements

La presse bourgeoise de Lyon a publié, comme un fait divers sans importance, l'arrestation de plusieurs accouchées accusées d'avoir exploité la situation intéressante de plusieurs jeunes ouvrières ou employées de brasserie.

Ces bons journalistes avec leur naïveté bestiale, les traite immédiatement de mégères.

Au lieu d'examiner attentivement l'accusation, ils préfèrent les qualifier d'une manière outrageante et sans examen, des femmes qui ne sont pas encore reconnues coupables, puisque tous les policiers n'ont encore pu dénouer les fils de cette « mystérieuse affaire ».

Nous pouvons assurer, nous, qui connaissons la plupart des personnages mêlés à ces diverses accusations, que les policiers se sont créés bien des recherches inutilement; il n'y a réellement que des bavardages et des vengeances personnelles.

N'importe, nous garderons le silence pour laisser aux accusées le soin de confondre surtout leurs lâches accusateurs anonymes.

Nous tenons à déclarer pour aujourd'hui, que si ces avortements ont eu lieu, il faut en attribuer la cause à l'organisation de la société actuelle.

Car nous pourrions dire avec Montequieu : « Les femmes ne se faisaient-elles pas avorter? pour que leurs enfants n'eussent des maîtres aussi cruels. »

En effet, quelle gloire ont-elles, ces malheureuses, de mettre au monde des enfants mâles devant servir de chair à canon à Ferry, à Gallifet et à tous les républicains au pouvoir; ou des enfants du sexe féminin, s'ils doivent servir de chair à plaisir aux satisfaits et aux repus?

Dans ces conditions, vous voudriez qu'elles vous donnent chaque jour des êtres pour satisfaire vos caprices belliqueux ou vos ardeurs vénériennes.

Vous voudriez que ces femmes, pour vous donner le fruit de leur procréation, s'enferment dans ces casernes, appelées « maternités, » pour y mourir de la fièvre puerpérale, ou de la péritonite, casernes infectes où en général une femme meurt sur 29 malades, tandis que chez les accouchées de la ville, la mortalité est de 1 sur 212.

Quel manque de logique de la part des accusateurs.

On ne crée pas pour détruire.

Vous en faites des criminelles, parce qu'elles font disparaître elles-mêmes ce surcroît de charge domestique qui leur arrivait.

Eh bien! les gouvernants accusateurs laissent-ils prendre à chacune les ressources nécessaires pour soutenir la « lutte pour l'existence »?

Non, car lorsque vous réclamons pour elles et pour nous, vous nous fusillez ou vous nous assommez.

Nous avons de la peine à vivre, et vous voudriez que nous cherchions à augmenter le budget de nos dépenses? Jamais.

Il faudra pour nous, faire bien des sacrifices et des privations dans cette société, mais, encore quelques heures et bientôt nous n'aurons plus besoin d'être égoïstes envers celles qui partagent notre existence.

Donc, à bientôt!

LETTRE STÉPHANOISE

Le nombre d'ouvriers sans travail à Saint-Etienne, loin de diminuer ne fait que s'accroître toujours; après les 8,000 armuriers mis sur le pavé, par les détournements du ministère, vient se joindre aujourd'hui, un nombre égal de passementiers ou de veloutiers, qui sortent, il y a à peine cinq mois d'une crise de plusieurs années, et ils ont cru un moment

trouver du travail pour longtemps dans les velours façonnés et colorés, mais ils voient à présent les chargements se suspendre et les huitaines se donner de toutes parts.

Les stocks sont complets, et les magasins regorgent!

Il va falloir reprendre de nouveau le bât abrutissant de la misère, et peut être supporter la honte de l'aumône, faite par ceux qui nous ont volés!

Le perfectionnement de l'outillage, le grand nombre de bras, en un mot l'accroissement de plus en plus rapide de la production, est la véritable cause des chômages si fréquents, des déceptions et de la misère des travailleurs.

Pourtant quel renversement de la vérité, quelle terrible ironie que l'organisation de la société bourgeoise dans laquelle nous vivons, où l'abondance, qui devrait avoir pour résultat la diminution du travail et le bonheur pour tous! ne se change qu'en souffrance et en privations, que le progrès des hommes sur le mécanisme ne se repercutent que par l'esclavage et la dépopulation de la classe ouvrière.

Et cela est cependant la conséquence inévitable, le sublime de la société actuelle; car tant que les produits du travail seront la possession d'une infime minorité, qui est presque seule à consommer, et qui réduit par le salariat les ouvriers à l'indispensable pour subsister, et souvent à moins, tant que l'Etat existera avec son armée, sa magistrature et son clergé pour faire courber les dépossédés aux lois meurtrières de la propriété individuelle, l'humanité ne sera qu'un enfer, qui comme celui du Dante portera sur son frontispice ces mots ineffaçables (renoncez à toute espérance. Ô vous qui êtes une fois entrés dans cet abîme) et quoi qu'en dise les politiciens ambitieux et menteurs, il n'y a qu'un moyen de sortir de ce labyrinthe. C'est la révolution et qu'une issue, c'est l'appropriation des instruments de travail et la mise en commun de tous les produits: sans cela les ouvriers peuvent encore rouler leur rocher de Sisyphe ou de misère, et remplir leur tonneau des Danaïdes ou d'amères déceptions.

Maintenant, on a compris cela; une ruine et un mouvement pour le bien-être agite les cerveaux prolétaires d'un frisson révolutionnaire et des usines sortent des cris de vengeance et de réparation poussés par les ouvriers aux exigences et aux vexations de leurs maîtres.

De tous côtés, dans les communes, les plus petites même, s'organisent des groupes qui lancent la haine des institutions bâtarde, et préparent l'avènement de la justice et de l'égalité.

Aussi, l'on prévoit que le jour n'est pas éloigné où les ouvriers sans travail, loin de se laisser décimer par la faim dans leurs taudis, descendront en masse s'approvisionner dans les magasins qu'ils ont remplis, et en dépit de toutes les lois, ils apprendront tous les jours que ce que la bourgeoisie appelle le vol, est le plus sacré des devoirs quand il est pris sur le superflu pour satisfaire des besoins naturels.

Tribune Révolutionnaire

Lyon. — Le groupe les *Justiciers lyonnais* invite tous les compagnons des différents groupes anarchistes lyonnais à se réunir le lundi 3 décembre, à 8 heures du soir, chez Goutard, rue Garibaldi, n° 108. Il y a urgence.

Les femmes révolutionnaires présentes à la réunion du 25 novembre, salle de l'Elysée, félicitent les jeunes citoyens qui ont défendu avec beaucoup de courage les idées, les principes et surtout la nécessité de la révolution sociale, leur dévouement sera un puissant auxiliaire au succès de la cause.

Nous constatons avec plaisir l'attitude du jeune révolutionnaire qui, sans parti pris, a justifié les principes de l'anarchie.

LE GROUPE LOUISE MICHEL.

Paris. — Nous lisons dans la *Bataille*, sous la rubrique *Tribune des groupes*, plusieurs appels en faveur de l'amnistie, signés: *Groupes anarchistes de Saint-Denis et du V^e arrondissement*. Nous avons appris de source certaine que les auteurs de ces correspondances n'étaient autres qu'un sieur Lévy, ancien bonapartiste et un nommé Avronnart, espèce de fumiste qui se targue de semer le désarroi parmi les anarchistes; nous avertissons nos amis de se mettre en garde contre de pareilles intrigues, car nous considérons qu'il est impossible aux anarchistes sous peine de lâcheté de demander grâce à nos bourreaux, nous qui avons déclaré une lutte à mort à la bourgeoisie, nous déclarons que quand ils tomberont entre nos mains, nous ne leur ferons aucune grâce.

Nous dégageons donc entièrement notre responsabilité de ces louches individus qui usurpent un titre qui ne leur appartient pas.

LES GROUPES ANARCHISTES DES V^e ET XIII^e ARRONDISSEMENTS.

Brassac-les-Mines. — Le jeune groupe anarchiste *les Intrépides*, nouvellement constitué, vient de prendre la résolution suivante: « Considérant qu'il « faut abattre tout gouvernement qui est « la cause directe de la trahison de ceux « qui sont nommés; considérant que la « propriété individuelle est une usurpa- « tion du droit de chacun et que, par ce « fait, il devient impossible que l'égalité « puisse être vraie. Pour ces motifs, « Le groupe s'engage à se servir de « tous les moyens violents qui seront en « son pouvoir pour démolir et anéantir « tous ceux qui les oppriment, de quel « que masque qu'ils s'affublent. »

LE GROUPE LES INTRÉPIDES.

Mines-du-Cros. — Il y a d'abjects et de lâches gardes-chiourmes dans les bagnes d'ouvriers mineurs qui ne sont nés que pour torturer et insulter le travailleur que le besoin met sous leurs ordres et sous leurs caprices. Tel est le misérable Decitre (Jean-Pierre), gouverneur en chef du bague de Rochetaillée.

Ce triste drôle, qui humilie et qui fait éreinter les esclaves qui sont sous son joug despotique, leur dit, avec les deux ou trois acolytes qui le suivent, toutes les grossièretés et toutes les injures dont leur vicieuse imagination est capable; il leur réédite toutes les saletés que les membres de sa classe commettent tous les jours dans les lieux plus ou moins honteux et obscurs.

Insultez, maltraitez, raillez les travailleurs que la misère oblige à ramper devant vous, mais prenez garde que leur colère éclate, que leur haine fasse déborder le vase de souffrances et de douleurs que vous leur faites supporter, car alors les sacarsmes changeraient de côté, et ceux que vous torturez, que vous exploitez se lèveront et vous écraseront.

Oui, continue, lâche valet du capital, continuez, toi et tes collègues et toute cette race de vampires qui saignent les travailleurs, continuez votre métier d'assassins, le jour n'est pas loin où nous réglerons nos comptes et où vous disparaîtrez. En attendant, nous avertissons les gardes-chiourmes des mines du Cros et particulièrement le sieur Jean Decitre, que nous avons un acompte à prendre sur leur peau, car nous sommes résolus à faire payer cher tous leurs forfaits.

UN GROUPE D'EXPLOITÉS.

Firminy. — Compagnons du *Drapeau noir*. Voici comment Alfred Evrard, cet infâme directeur du bague F.-F. Verdier réprime les injustices que font subir aux ouvriers certains chefs de services et contre-maîtres; en voici une preuve:

Compagnons, lisez et jugez:

La tréfilerie que l'on peut appeler maison de prostitution, est dirigée par un chef de service qui a nom Meillant (ce personnage était autrefois pointeur), et par un contre-maître qui s'appelle Veissier, qui était aussi autrefois simple ouvrier; ce sont deux dignes compagnons, pouvant bien se donner la main, car ils sont aussi voyous l'un que l'autre. Ils seraient plutôt capables de diriger un b...???? qu'un atelier. Dans cette tréfilerie il se commet des injustices criantes et impardonnables de la part de ceux qui les permettent (avis aux directeurs). Meillant et Veissier pourraient-ils nous dire d'où ça provient qu'il y a un ou plusieurs ouvriers qui touchent un bon mois, tandis que d'autres gagnent tout à fait un petit mois et pourtant ils font le même et tout autant de travail; pourriez-vous nous le dire? Vous ne le pouvez pas ou plutôt vous ne le voulez. Eh bien! compagnons, je vais vous le dire; voici: il faut être les bienvenus et mériter leurs faveurs, et que faut-il faire pour cela? Ce qu'il faut faire pour cela ou plutôt ce qu'il faut avoir, il faut avoir de jolies femmes ou de jolies nièces pour mettre à leur disposition, et ceux qui n'en ont pas ou qui ne sont pas assez lâches pour les leur donner, ne sont pas les biens vus de ces deux lâches, de ces deux sans cœur et de ces deux hommes de rien, que l'on peut comparer à Dumolard. Méfiez-vous, vous pourriez bien recevoir quelques coups de triques par vos ouvriers et, nom de Dieu! cela serait très bien mérité. Veissier ne doit pas ignorer s'il fait bon recevoir des coups de poing, car il en a déjà reçu par un de ses ouvriers.

Cet ouvrier faisait très bien, mais il

ne tapait pas assez fort (tous en devraient faire de même aux patrons qui les maltraitent). Oh! quelles grimaces il faisait lorsqu'on les lui donnait, j'ai cru qu'il avait été dans une école de singes, pour savoir si bien les imiter; au premier abord, je l'ai pris pour un ramoneur. Compagnons du *Drapeau noir*, ma méprise était bien excusable, car il avait la figure entièrement noire, cet ouvrier venait de le rouler dans la poussière.

Allons, Evrard, toi qui te dis si bon directeur et qui n'es en réalité qu'une canaille, réprime sévèrement les injustices de tes dignes collègues, interroge les ouvriers et tu verras comme ils sont bien traités par eux. Dans le prochain numéro nous parlerons encore de Meillant et du concubinaire Jost.

La première des Anarchistes roannais

A LA BOURGEOISIE

Allons, les esclaves de la mine et de l'usine; allons les serfs des champs, redressez la tête et jetez un coup d'œil sur tout ce qui vous environne. Excepté ce qui est l'œuvre de la nature. — *Tout est votre ouvrage*; tout, vous entendez bien, vous appartient. Tout cela, compagnons, vous a été volé par l'infâme bourgeoisie, qu'elle se nomme noble et clergé comme autrefois, ou simplement Tiers-Etat comme depuis 89. Reprenez donc ce qui nous appartient. — Mais comment faire, nous direz-vous? Commencez par déraciner les préjugés qui pourraient encore vous retenir. Méprisez les prêtres, les lois, les magistrats, les gouvernants quels qu'ils soient. — Sachez qu'armées permanentes, police, magistrature, tout cet arsenal de lois, de Codes, de prisons, de mouchards et de soudards, n'a été constitué que pour défendre la *sacro-sainte propriété*. Cette propriété dont nos dirigeants et gouvernants se sont emparés par la force et la ruse.

Entends tu, toi, paysan qui arrose la terre de tes sueurs; toi qui la féconde par un labeur quotidien; toi, paysan, qui sème mais ne récolte pas pour toi?

De quel droit ces bourgeois prétendent-ils que le sol leur appartient? Est-ce que la terre qui est l'œuvre de la nature n'appartient pas à l'humanité tout entière.

Paysan, tu cultives la terre, ses produits t'appartiennent exclusivement. Quand ton propriétaire vient te réclamer son fermage, suis l'exemple des *fénians* d'Irlande: ton fusil, qui te sert quelquefois pour tuer les loups en hiver, ne peut-il pas servir contre les loups-cerviers qui t'exploitent, ou bien contre ceux qui contraignent ton fils à aller se faire tuer sur un champ de bataille pour défendre ce qu'ils appellent leurs biens.

Surtout, songe que bientôt leurs soi-disant titres de propriétés, dont ils se réclament pour légitimer leurs prétentions, devront tous disparaître dans un immense *auto da fé*, qui sera le signal de la révolution qui doit supprimer tous les crimes ainsi que ceux qui en sont les auteurs.

Entendez-vous, ouvriers de l'atelier, de l'usine, de la mine, vous qui produisez tout ce qui est nécessaire à l'entretien et au logement de ces drôles, qui se donnent pour patrons, propriétaires et fonctionnaires, tandis que la plupart d'entre vous n'ont ni logement, ni vêtement, ni linge, ni chaussures. Vous qui engraissez sept cent mille parasites qui broutent au râtelier de l'Etat, sous prétexte de maintenir l'ordre, mais en réalité que le travailleur ne connaît que quand il s'agit de l'empêcher de faire augmenter son maigre salaire. Oh! alors, depuis le ministre jusqu'au mouchard de bas étage, toute la mente gouvernementale est là pour donner droit et prêter main-forte à l'exploiteur, et mettre en prison l'exploité!

Quels sont donc les services rendus aux prolétaires par tous ces parasites?

Non, ces soi-disant gouvernants, que l'ignorance populaire a maintenus jusqu'à aujourd'hui, n'ont jamais servi et ne serviront jamais qu'à défendre, par la brutalité, les intérêts de tous les exploités!

Paysans et artisans, d'un commun accord, détruisons donc toute cette autorité qui nous opprime depuis plus de deux mille ans. Puisque nous reconnaissons et nous démontrons que tous les exploités ne se maintiennent dans cet état de choses que parce que nous étions plongés dans les ténèbres de l'ignorance. Arrière donc les préjugés, arrière la superstition!

N'ayons donc plus aucun respect pour leurs lois, leurs traditions, méprisons tous ces plats valets de cette bourgeoisie, traitons comme ils le méritent tous ces gardes-chiourmes dont la plupart ont des chapeaux à claques — et des figures *idem*. — Rappelons-nous, travailleurs, que les misérables à la solde de la bourgeoisie sont aussi bien nos ennemis qu'elle-même — et qu'il est bon de les inscrire sur notre grand livre rouge.

Oui, bourgeois repus et ventrus, voilà ce que nous ne cesserons de dire à la masse des travailleurs que vous avez conduits jusqu'à présent comme un troupeau, grâce à la misère et à l'ignorance. — Vous allez sans doute dire entre vous: « Laissons là les anarchistes à leurs élucubrations, leur organe, le *Drapeau noir*, fort heureusement n'est lu que par une très infime minorité. »

(A suivre.)

Le Co-Gérant: J.-L. PAGET.

Imprimerie Nouvelle, rue Ferrandière, 52.
(Association syndicale des Ouvriers typographes)